

LE

## PREMIER LIVRE DE RABELAIS

---

Rien n'est plus connu que la biographie de Rabelais, aussi nous bornerons-nous à rappeler celles des particularités de sa vie qui, réelles ou supposées, sont de nature à jeter quelque lumière sur ses écrits. On sait qu'il naquit à Chinon, en 1483, la même année que Raphaël et Luther. Son père se nommait Thomas Rabelais, seigneur de la Devinière, un des meilleurs vignobles du pays. On a dit qu'il était cabaretier, mais il est prouvé qu'il exerça la profession d'apothicaire, laquelle, alors, exigeant des connaissances assez étendues, le classait dans la bourgeoisie lettrée. Il était, de plus, fort riche pour l'époque, car la seigneurie de la Devinière valait au moins 20,000 écus, un demi-million d'aujourd'hui. Il était d'usage dans les familles riches de la bourgeoisie, qu'un de leurs cadets, pour le moins, entrât dans les ordres. François Rabelais se conforma donc à cet usage. Les couvents étaient les seuls établissements d'instruction publique; il s'y trouva en très haute compagnie et y fit des connaissances qu'il conserva toute sa vie. Plus tard, il abandonna la vie monastique pour l'étude de la médecine dont il avait dû puiser le goût dans la pharmacie paternelle; mais il le fit sans rompre jamais avec l'Église et rien n'était plus commun de son temps que ce passage du cloître au monde. L'état ecclésiastique étant une profession comme une autre, on était très tolérant sur le chapitre des mœurs, et un moine n'était pas plus déconsidéré pour avoir un enfant illégitime

que ne l'est aujourd'hui un membre de la magistrature, lorsque pareille infortune lui arrive. Rabelais eut un fils qu'il reconnut et qui porta le nom de Théodore. Il mourut l'année même de sa naissance. Ses amis lui adressèrent leurs condoléances en vers latins. On ignore quelle pouvait être la mère : probablement quelque grisette de Montpellier. Ce fait prouve que maître Alcofribas sacrifiait aux faiblesses humaines, sans que la femme ait tenu plus de place dans sa vie que dans ses livres. Nulle part il ne s'est élevé contre le célibat ecclésiastique, ni n'a manifesté le moindre goût personnel pour le mariage ; les perplexités de Panurge à cet égard ne furent jamais les siennes, et il n'en a jamais entretenu le public. Il était hardi penseur, mais nullement révolutionnaire en quoi que ce fût. Sous ce rapport, on ne saurait mieux le comparer qu'à Goethe. Il vint à Lyon en 1532, pour publier son premier ouvrage *Hippocratis et Galeni libri aliquot*, et ce fut à partir de cette date que commença sa vie littéraire. De novembre 1532 à février 1534, il fut attaché, en qualité de médecin, à l'hôpital de Lyon ; mais son esprit était trop vaste pour se confiner dans cette honorable spécialité.

L'ancienne cité impériale était, vers le milieu du xvi<sup>e</sup> siècle, ce que Bordeaux avait été sous la domination des rois angevins d'Angleterre au xiv<sup>e</sup>, ce que fut plus tard Édimbourg au xviii<sup>e</sup>, c'est-à-dire un centre local de vie intellectuelle qui rivalisait avec la capitale. Le grand imprimeur allemand Gryphe venait de s'y établir. Ce fut de ses presses que sortirent les *Commentaria linguæ latinæ* de Dolet, et tant d'autres livres remarquables par leur élégance autant que par leur correction. Autour de lui s'était groupée une pléiade de savants et de littérateurs qui s'intitulait la *Société angélique*. Inutile de dire qu'il ne faut pas interpréter ce mot dans le sens séraphique qu'il a pris dans notre langage moderne. *Aggelos* signifie réellement un *messenger*, un *porteur de nouvelles* ; la *Société angélique* de Gryphe était juste aussi angélique que l'agence Havas. On la nommerait aujourd'hui une agence de correspondance. Seulement, dans un temps où Pantagruel prenait si aisément les gens de lettres à la gorge, il fallait rédiger ses correspondances en un style tout particulier, qui se nommait alors le *lanternois*, le *patelinage*, ou

le *grimoire*. A cette époque, les nouvelles n'allaient pas vite, la province ne savait guère ce qui s'était passé à la cour que l'année suivante, si toutefois elle venait à le savoir. Une gazette ou ce qui en tenait lieu groupait pour le moins tous les événements d'une année. On prenait son temps pour la composer, aussi bien que pour la déchiffrer. Ce fut de cette façon que Rabelais mit au jour les *horribles et espouvantables faits et prouesses du très renommé Pantagruel, roi des dipsodes*; dont le fond dut lui être fourni par sa protectrice la reine de Navarre et peut-être rafraîchi par elle sous le pseudonyme de *maître Jean Lunel*, qui indique un adepte de la quinte, tandis que celui d'Alcofribas Nasier est tout ce qu'il y a de plus orthodoxe. Gryphe lui-même y figure sous celui de Panurge, et le sujet du pamphlet est un projet de divorce entre François I<sup>er</sup> et Léonore d'Autriche, sœur de Charles-Quint, projet qui avorta.

Cette académie littéraire comptait parmi ses membres Étienne Dolet et Bonaventure Desperiers. Le premier à l'âge de vingt ans avait attaqué le clergé toulousain pour avoir brûlé Caturce. Mal lui en prit, car le clergé ne le lui pardonna jamais. Il attendit patiemment dix-sept ans l'occasion de pouvoir le livrer aux rigueurs du bras séculier qui l'emprisonna, le tortura et finalement le brûla. La seule grâce qu'on lui accorda fut d'être étranglé avant d'être brûlé, s'il voulait dire une prière à la Vierge. Le pauvre patient la fit d'autant plus volontiers, que le culte de la Madone était l'un des masques dont le quiétisme lunaire s'affublait de préférence. En 1532 il n'avait que 23 ans, c'est à dire 27 ans de moins que l'auteur de *Pantagruel*; à la même époque, tous deux étaient correcteurs dans l'imprimerie de Gryphe.

Les littérateurs du xvi<sup>e</sup> siècle vivaient dans le plus sublime mépris de la religion établie. A leurs yeux, le christianisme n'était pas autre chose que la discipline catholique. Ils étaient loin d'être athées, mais les doctrines de la quinte déteignaient sur toutes les intelligences et leur faisaient considérer le dogme de l'immortalité à un tout autre point de vue que celui du christianisme. Leurs théories religieuses étaient restées exactement, celles du VI<sup>e</sup> livre de Virgile et du premier livre des *Tusculanes* de Cicéron. « C'était pour eux, à la fois, une espérance, une con-

solation et une distinction. Eux, les lettrés, ne voulaient pas être confondus avec le troupeau du vulgaire. Ils prétendaient s'élever au-dessus, et sur les hauteurs sereines se délivrer des inquiétudes terrestres. De là, ils surveillaient les progrès de l'humanité et tâchaient de pénétrer de plus en plus l'ordre divin. Les hommes de science, parmi lesquels se trouvait Rabelais, étudiaient la nature et adoraient celui qui avait créé ce vaste et admirable Cosmos. Les lettrés, avec lesquels vivait Dolet, se complaisaient à penser qu'il devaient flotter à jamais invisibles dans les régions pures du ciel éthéré, chargés d'étudier les voies de l'humanité et d'enregistrer ses lents progrès vers la plus haute civilisation. » (*Rabelais, by Walter Besant, p. 35.*)

## II

Il est facile de reconnaître dans cet idéal la doctrine des *Éons* alexandrins qui s'était perpétuée dans celles des sectes lunaires ; elles y joignaient cette théorie du bonheur terrestre, nécessaire à la félicité d'outre-tombe, que Dolet avait résumée dans les vers suivants :

Vivens vidensque gloria mea  
Frui volo : nihil juvat mortuum  
Quod vel diserte scripserit, vel fecerit  
Animose.

« Vivant et voyant, je veux jouir de ma gloire ; une fois mort il n'y a de plaisir que dans ce qu'on a écrit disertement, ou fait avec goût. » En d'autres termes, dans le royaume des souvenirs, il faut autant que possible n'en emporter que d'agréables.

Son ami Bonaventure Desperiers avait été secrétaire de la reine de Navarre, et dut lui servir d'intermédiaire avec Rabelais. C'était un lettré d'un ordre inférieur à ses deux illustres amis, mais un conteur fort amusant et ses historiettes faisaient la joie de la petite cour béarnaise. Son radicalisme religieux dépassant par trop les tendances luthériennes que sa brillante patronne a glissées dans l'abbaye de Thélème, il fut congédié et publia son *Cymbalum mundi*, dans lequel il se moquait du protestantisme autant que du catholicisme. Ce livre, qui parut en

1537, sous le pseudonyme de Thomas de Clavier, fut immédiatement supprimé, et son auteur, abandonné de tous ses amis, mourant de faim, se jeta sur son épée.

Ce fut dans ce milieu et pour ce milieu d'*illustres beuveurs* etc., que Rabelais composa d'abord *la grande et inestimable chronique du grand et énorme géant Gargantua*, qui eut un succès non moins gigantesque. Ce succès induisit un plagiaire à en publier la suite. Alors le véritable auteur changea son plan et donna *Pantagruel*, où le sérieux se cachait sous le grotesque, puis il refit le premier livre pour le mettre en harmonie avec le second.

Ce dernier est le seul, comme nous l'avons vu, qui porte le double pseudonyme d'Alcofribas Nasier et de Jean Lunel; il y a là une opposition qui indique deux mains parfaitement différentes. Jean Lunel doit être le masque de la reine de Navarre ou de son secrétaire Bonaventure Desperiers, rien n'est au contraire plus catholique ni plus solaire que celui d'Alcofribas Nasier.

AL. COFR. IBAS dans l'hébreu le plus classique, signifie *Dieu qui expie les péchés*, et NASIER veut dire littéralement *consacré*, mais plus spécialement *nazaréen*, ou *chrétien*. Il n'y a pas d'équivoque possible. Rabelais n'avait pas cessé d'être moine, *consacré au Dieu qui expie les péchés*, il le proclamait hautement. De même qu'Aristophanes, il appartenait au parti conservateur et s'amusait à cacher sous un masque grotesque tout ce qu'il y avait de plus orthodoxe. C'était une manière de rendre l'orthodoxie amusante qui l'avait précédé et lui survécut longtemps. Dans l'*Histoire de la Caricature* de Champfleury, on peut voir, pages 71 et 207, comment on traduisait irrévérencieusement en rébus français, les deux mots hébraïques AL-COFR, *Dieu expiateur*. Ces éclaircissements indispensables nous amènent tout naturellement à l'explication de quelques aventures plus ou moins authentiques, mais utiles pour l'intelligence du livre.

En 1536, c'est-à-dire après la publication des deux premiers livres de *Pantagruel*, Rabelais se rendit à Rome et obtint du pape Paul III l'autorisation de passer de l'ordre des Franciscains dans celui des Bénédictins qui convenait beaucoup mieux à un lettré comme lui. Ses pamphlets avaient fait immensément de bruit et l'on voit que l'Église ne s'y trouvait pas offensée. Ce fut

de ce voyage, qu'il rapporta le melon, l'artichaut et la romaine.

En 1537, il assista à Paris, à un festin célèbre donné en l'honneur de Dolet qui avait échappé à une accusation de meurtre. Parmi les convives se trouvaient Guillaume Budé, le catholique; Béraud, protestant et précepteur des trois frères de Châtillon; Odet, le futur cardinal; Gaspard de Coligny et André d'Andelot; Danès et Toussaint, célèbres hellénistes; Salmon, poète latin; Nicolas Bourbon, précepteur de Jeanne d'Albret; Voulté, Marot et enfin Rabelais. Cette réunion donne la mesure de la tolérance réciproque des lettrés de cette époque.

Ce fut avec Paul III qu'eut lieu le débat grotesque à propos du baiser de la mule papale. On sait quelle fut la réponse de Rabelais, elle contenait l'explication de la devise qu'on peut voir sur les piliers de la basilique de Saint-Pierre. Une colombe laissant choir de son bec une branche d'olivier, en vieux français se prononce *colon bas eleverai*. C'est l'argument du premier livre de *Pantagruel* et nous y reviendrons en temps et lieu.

Les papes de cette époque ne craignaient point de saler l'orthodoxie. Sixte-Quint en disait bien d'autres. Paul III trouva la plaisanterie de son goût, puisqu'il accorda au joyeux Tourangeau tout ce qu'il désirait.

Rabelais retourna à Rome à la suite de l'empoisonnement du dauphin, avec une missive particulière de François I<sup>er</sup> lui-même. Ce fut à cette seconde visite que le pape lui ayant demandé quelle grâce il désirait, il lui répondit : « Notre saint Père, je suis Français et d'une petite ville nommée Chinon qu'on tient être fort sujette au fagot, on y a déjà brûlé quantité de gens de biens et de mes parents; or, si Votre Sainteté m'excommunie, je ne brûlerai jamais. »

Cette singulière demande que le pape comprit fort bien, puisque c'était encore un des mots de passe du catholicisme, faisait allusion à une fête aussi grotesque que bizarre qui se célébrait jadis à Rome à la fin de la semaine sainte. Elle donne l'explication de certains passages du premier livre de *Pantagruel*, notamment de la suspension de frère Jean des Entommeures. On nous pardonnera donc de nous y arrêter quelques instants.

## III

Voici ce qu'en dit Amati, dans ses *Prolegomeni alla bibliographia romana*, vol. I, 1880.

« Dans la matinée du samedi, *in albis*, les prêtres des dix-huit diaconies sonnaient les cloches *à raccolta*, et tout le peuple se rendait à sa paroisse. Il était accueilli par un chapelain vêtu d'une tunique ou chemise, couronné de fleurs de *cornuta*, et tenant en main un *finobole*. C'était un instrument concave de bronze entouré de sonnettes. Précédés du chapelain et suivis du prêtre en chape, le clergé et le peuple de la paroisse se rendaient à Latran et s'arrêtaient successivement pour attendre le pape dans le *campo lateranense* en face du palais, près de la *fullonica*, c'est-à-dire des buanderies.

« Le pape, averti que tout le monde était arrivé, descendait au lieu où devaient se célébrer les *laudes de la choromanie* qui était, semble-t-il, la basilique même de Latran. Alors chaque archiprêtre avec son clergé et ses fidèles chantait en formant le cercle. *Ego preces de loco deus, ad bonam horam*, puis des versets latins et grecs.

« Le chapelain, accoutré comme il a été dit, se tenait au centre du cercle, dansant en rond au son de son *finobole* et dodelinant de sa tête couronné de *cornutes*; les laudes achevées, un des archiprêtres montait sur l'âne qui y avait été envoyé *ad hoc*, par la curie, mais à rebours.

« Sur la tête de l'âne un camérier du pape tenait un bassin avec vingt sous en *monnaie*. Aussitôt passé trois files des bancs de la nef, l'archiprêtre se couchait en arrière, et suivi de ses clercs il prenait la monnaie du bassin qu'il empochait. Cela fait, les archiprêtres allaient déposer les couronnes aux pieds du pape, mais l'archiprêtre de *Santa Maria in Vialata* lui présentait une *couronne* et un *renardeau* qui, n'étant pas attaché, *s'enfuyait*. Le pape lui donnait un *besan*, l'archiprêtre de *Santa Maria in Aquiro* lui présentait à son tour une *couronne* avec un *coq* et en recevait un *besan* et un *quart*. A tous les autres prêtres des diaconies le pape distribuait un *besan* et sa bénédiction.

« Cette distribution terminée, le chapelain, vêtu comme ci-

dessus, et un prêtre de chaque paroisse, prenaient l'eau bénite, des petits pains où *cialdoni* (échaudés) nommés *nebale*, des rameaux de laurier, puis dansant et jouant du *finobole*, ils allaient bénir les maisons de la paroisse en les aspergeant de leurs rameaux de lauriers. Le prêtre saluait la maison, l'aspergeait d'eau, jetait sur le feu un rameau de laurier, donnait les échaudés aux enfants de la famille.

« Pendant ce temps, le chapelain chantait ces deux vers barbares :

Jaritan, jaritan, jarariästi  
Raphaym, acerchoin, azariästi.

D'après Amati, on pourrait en quelque mode y deviner le sens suivant : *Pour les maux dont tu as hérité, j'ai recueilli la médecine des champs*. Cette traduction est plus que barbare elle-même, car ces deux vers sont en excellent phénicien, et se traduisent : *Le don du ruisseau, le don du ruisseau, j'ai hérité des doctrines des morts, sur les biens des cultivateurs je le répands à la ronde*.

Ce cantique phénicien doit remonter à la plus haute antiquité et provenir des mystères thébains, inaugurés par le Phénicien Cadmus. Une foule d'épigraphes funèbres et autres prouvent qu'en Italie, en Grèce, à Marseille, à Chypre, il existait des *fratries* entières qui, bien que ne se distinguant en rien des autres, extérieurement, avaient conservé le phénicien comme langue liturgique. Ainsi s'explique ce mélange de phénicien et d'étrusque qui, au sein de Rome même, donna naissance au christianisme. Le mythe du dieu expiateur des péchés, *Alcofribas*, avec son supplice mystique, existait chez tous les peuples anciens, mais particulièrement chez les Arméniens et les Gaulois. C'était ce qu'on appelait le sacrifice du Sace. Primitivement, tous les enfants qui naissaient du solstice d'hiver à l'équinoxe du printemps, étaient sacrifiés sans pitié. Plus tard, on les condamna à s'expatrier, et ils fondaient des colonies sous le nom de *Sacrani*. Ce mot correspond à l'hébreu *Nasir*, Nazaréen. Les *Saces* furent alors recrutés parmi les étrangers, les prisonniers de guerre et les gens de bonne volonté qui, las de la vie, voulaient jouir de quelques bons jours avant d'y renoncer. En effet, durant tout

l'hiver, on leur accordait tout ce qu'ils désiraient, et ils avaient droit de choisir parmi les concubines royales. Au solstice de printemps, on les enfermait dans un sac, et on les pendait ou les précipitait du haut d'un rocher. Cette coutume existait encore à Marseille du temps de Pétrone. Les Juifs, plus humains, avaient remplacé l'homme par le bouc émissaire.

Le *Sace* avec son sac s'est conservé dans nos farces populaires. Sous le masque enfariné de Pierrot ou du *clown* anglais, c'est le *colonus* ou paysan (*clown*), éternellement destiné à être pendu, pour expier les péchés sociaux. Il représentait Saturne, ou l'âge d'or, et la saison de l'année que nous nommons aujourd'hui carnaval, autrefois les saturnales. Pendant son règne si court, les esclaves étaient servis par les maîtres; à l'équinoxe, Pierrot était pendu et tout rentrait dans l'ordre habituel. Saturne était le dieu de la droite (*Isra — el*). Lorsque les Israélites abondèrent à Rome, les *fratries* du rite phénicien, parmi lesquelles se trouvaient probablement des restes des dix tribus trahies par celle de Juda et dispersées par Nabuchodonosor, firent du *Sace* un Israélite vendu par Juda, et ainsi dut se former la légende évangélique, rapportée plus tard en Orient.

Le cantique phénicien de la choromanie nous donne le vrai nom du christ primitif qui était *Jar*, la source, et correspondait au signe du Verseau; il représentait le principe humide, ou la sève, de là son nom de Marsyas, la *main de la sève*.

Lorsque ce rôle était joué par une femme, elle se nommait Andromède (*qui guérit l'homme*), ou Dircé (*le bourgeon*). La première est représentée sur des monuments latins subissant le supplice de la pendaison, par les bras, à une potence carrée; l'autre était liée aux cornes d'un taureau. Elle est le principal personnage du groupe Farnèse.

Nous avons vu que l'archiprêtre de *Santa Maria in Aquiro* offrait au pape une couronne (*chapel*) et un coq (*jars*), en échange d'un besant et un quart (*monnaie quart*). Le tout donnait son titre de *Chapelain germain quart*, dont Rabelais se parait plus tard, lorsqu'il s'intitulait caloyer des îles d'Hière. Caloyer est un *grec moine (germain)*, *hiere île (Royal)*. Ce titre de germain s'est conservé, croyons-nous, dans le Grand Orient français qui

est d'origine solaire, et s'écrit tout simplement par G ou *gé romain*. Ces germains n'étaient pas des Allemands, ce mot vient du latin *germinatus*, germiné. Par extension il a pris la signification de frère (*hermano* en espagnol), mais c'est ici tout simplement l'équivalent du grec *Dircé*, le bourgeon. Les germains étaient les ministres du dieu Germinal, le principe mâle, ou le *quart*. L'archiprêtre de *Santa Maria in Vialata* avec son *chapel* et son *renardeau* lâché (*escoursé*), pour lequel il recevait une *monnaie*, était le chapelain qui *écorche le renard du démon*. Cette expression d'*écorcher le renard*, qui revient si souvent dans Rabelais, signifiait *renier*.

Nous voici maintenant arrivés, à rebours, à l'archiprêtre monté de même sur un âne. Les premiers chrétiens, comme les Grecs actuels, nommaient leurs prêtres *papas*, celui-là gît à reculons sur un âne qui a de la monnaie sur sa tête, d'où la légende : *papas, chef monnaie, gît à recul, âne, c'est-à-dire paix, presque âme noyée, jar kilion*. Jar kilion est saint Pierre qui, de pêcheur de poissons, se fit pêcheur d'âmes noyées, de sorte que lorsque Rabelais demandait à être excommunié par le pape, il lui disait le mot de passe d'un des grades les plus élevés du rite solaire, *paix, presque âme noyée*. Nous avons vu que *jar* voulait dire ruisseau, *kilion* veut dire *épuisement*. La fête de Pâque ou de l'équinoxe du printemps, c'est-à-dire la fête solaire par excellence, représente la fin de la saison pluvieuse, ou la mort d'Adonis tué par le sanglier du mois d'avril. C'est également la fin de la choromanie, ou, en vieux français, de la *carole*, dont les Carlovingiens tiraient leur nom. Le chapelain avec des *cornues* dans les cheveux, probablement des bleuets, et *carolant* au son du *fnobole*, donne la légende : *Sépulcre né, Carol finit bal*. (*Né dans un sépulcre, Carol finit de danser*.) La *carole* était une danse de paysans, la sabotière, car le mot *carol* ou *carle*, signifie réellement *paysan* et est le synonyme de *clown* et *colon*. Le paysan était le conducteur de la constellation du Chariot ou du Carpentum. C'était le Saturne au *grand gousier* (1). Dans le premier exemple

(1) Il est probable que le fils de François I<sup>er</sup> fut empoisonné par les partisans du connétable. Cette vengeance détourna à jamais son père du parti de la *quinte*, avec lequel il avait coqueté alors que sa sœur en était l'âme.

de crucifiement qui ait été recueilli, il est représenté avec une tête d'âne et la légende *Alexandre t'adore*, le tout de l'époque des Antonins. On a cru que c'était une caricature contre les chrétiens, mais plus de 500 ans auparavant, une tête d'âne (*Ker-onos*) était l'hieroglyphe très fréquent de *Chronos*, Saturne. Il est très vrai qu'une caricature, citée par Tertullien, représente un chrétien avec une tête d'âne; c'est que, pour les payens, Jésus n'était pas autre chose que Saturne ou Chronos, et nous verrons qu'il en était de même pour Rabelais.

Il nous reste maintenant à expliquer l'origine de son fameux *quart d'heure*, qui a une certaine importance historique. Depuis qu'il était entré dans l'ordre des Bénédictins, le cardinal Du Bellay l'avait chargé de plusieurs missions diplomatiques, dont la plus importante fut de rechercher quels pouvaient être les empoisonneurs du dauphin. Ce crime tournait au profit de Catherine de Médicis, une assez mince bourgeoise qui n'était pas destinée à régner sur la France. Elle appartenait à une famille du parti solaire, fort intrigante et ne reculant devant aucun forfait. Il importait à François I<sup>er</sup> d'être fixé à cet égard. Rabelais, dûment excommunié par le pape, revint à Lyon, où il se trouva ou feignit de se trouver sans argent pour se faire conduire promptement au roi; il écrivit sur des paquets de cendres, *poison pour le roi, la reine*, etc. Ce stratagème devait avoir été concerté à l'avance entre Rabelais et le roi, pour déjouer certaines surveillances. C'était le parti de la *Cendre* qui avait empoisonné le dauphin. Les *cendres*, ou les *dracons*, désignaient également les adorateurs de la *Quine* qui a fourni aux contes populaires le charmant personnage de *Cendrillon*. Cette légende est très antérieure au christianisme. Cendrillon figure sur les vases grecs sous le nom de *Konis*, qui a la même signification. Les adorateurs de la Quinte, très adonnés à l'alchimie, avaient beaucoup de penchant à l'empoisonnement. Toute la famille de Louis XIV périt de leurs mains, et comme la plupart des calvinistes, sinon tous, étaient affiliés à cette secte, le ressentiment qu'en garda le roi *Soleil* fut un des principaux motifs qui l'engagèrent à révoquer l'édit de Nantes.

## IV

Nous avons vu que lorsqu'il demandait au pape de l'excommunier, Rabelais avouait appartenir à une famille et à une ville de sectaires. Chinon porte en effet un nom druidique ou phénicien qui dénote de très vieilles accointances avec le culte de la Quinte. *Qinon* est son nom carthaginois. *Kyn-on* (pour *Kyn-aein*) veut dire la Source de la chienne, comme Avignon (*Ave-aein*) signifie en grec druidique la Source de la truie. Sur ses médailles se trouve représentée la tête de cet animal, hiéroglyphe du principe humide, auquel le français a emprunté le nom de l'eau. *Kyn-on* et *Ave-on* personnifiaient les deux principes contraires, l'eau et la canicule.

Le nom de Rabelais, comme ceux de Bismarck, Quinet, Colqhoun, Mermillod et tant d'autres, était emprunté aux hiérarchies solaires ou lunaires. C'était celui de la corporation des savetiers ou *robelineurs*, qui représentait les citadins, tandis que les *esclopins* ou sabotiers semblent avoir englobé toutes les corporations forestières, dont le carpent ou charron était le patron naturel. *Reboul*, en argot moderne *reboui*, signifiait un vieux soulier. Nous ignorons l'origine de ce mot, qui est très ancien. La planche CXIV des *Songes drôlatiques* qui représente Rabelais en *mère abbesse*, ou *marrabais*, est remarquable par un énorme soulier qu'on peut considérer comme l'hiéroglyphe de son nom. Cette secte des marrabais dont Rabelais parle si souvent a dû fleurir à Chinon, mais lui-même n'en faisait point partie. Il appartenait à celle des *Fanfreluches*, ou *filz de la Vierge*. C'était une désignation assez claire du Christ, né dans le sépulcre, de la mère toujours vierge. Fanfreluche avait encore un sens plus topique et désignait les *fendeurs de la forêt de Loches*. *Lokhos* signifiait en grec l'accouchée, et la ville est située à l'est de celle de Chinon. Toutes deux faisaient partie du même cantonnement druidique dans lequel se passe l'action du poème pantagruélique. A Loches régnait Grandgousier, à Chinon Pantagruel. Pour ce qui est de Gargantua, les traditions locales voulaient qu'il eût un pied à Niort, l'autre à Luçon, et il était très populaire dans la

Touraine, l'Anjou et le Poitou. Il a laissé son nom à deux localités de la Normandie et de l'Auvergne et au mont Garganus, près de Naples. Gargantua se nommait en étrusque *Carcan*, en grec *Gorgon*; il est devenu saint Georges. Pantagruel, s'il n'est pas de la création de Rabelais, doit procéder des marrabais d'Espagne. Son nom tourangeau était Vitdegrain. Grandgousier a été substitué à Gulliver, Gringole ou Foutasnon. A eux trois ils formaient une triade cosmique complète. Dans leur généalogie, Rabelais a ajouté les unes aux autres une quantité de ces triades dont les noms ne sont pas toujours faciles à expliquer, sauf ceux dont la composition est hébraïque. Tel est celui d'*Hacquelebec* qui reproduit en hébreu le caractère androgyne de Gargantua. AKL, BC veut dire *festins et larmes*. C'est sur la signification de ces noms qu'est bâtie la trame du récit. Chacun d'eux sert pour ainsi dire de sommaire à un chapitre.

Un fait à noter est la division par triade pythagoricienne, plutôt que par tétrade. Généralement les compositions gothiques sont à quatre personnages qui, sérieux ou grotesques, correspondent aux quatre points cardinaux et aux quatre masques populaires, Pierrot ou le clown, Polichinelle ou Carabas, Gilles le guerrier fuyard et Arlequin, ou plus exactement Hellequin, le sorcier. Tous quatre remontent à l'antiquité la plus reculée, et sauf Gilles qui a suivi la mode, ils ont conservé leurs costumes primitifs. Quand ils quittent le masque grotesque pour le sérieux, ils se nomment Saturne, Jupiter, Arès et Hermès.

Rabelais les réduit à deux, Mars, la guerre, et Saturne, la paix ou le gain, se fusionnant dans un troisième personnage à la fois pacifique et guerrier, dont le rôle est de rendre la justice aux deux autres. Aussi porte-t-il le nom grec de Gargantie, celui qui châtie les deux classes que Proudhon nommerait dans son langage économique les *improductives* et les *productives*. Et c'était bien ainsi que l'entendait Rabelais, lorsqu'il promettait de *révéler les très hauts sacrements et les mystères horribles, tant en ce qui concerne la religion, qu'aussi l'état politique et vie économique*. Nous allons voir qu'il tint parole.

Les classes pacifiques étaient représentées par la Colombe, ou le Colomb, qu'on écrivait *colon*, les classes guerrières par le

*falcon* ou faucon. Dans les farces populaires, la femelle de Pierrot a gardé son nom de Colombine, et lui-même, avec ses grandes manches, imite les gestes d'un pigeon qui prend son vol. Arlequin aiguisant continuellement son sabre est resté bigarré comme l'oiseau de proie, et pille continuellement le pauvre colon.

Le catholicisme, héritier direct des traditions de Marius, a toujours eu pour principe d'élever la colombe au-dessus du faucon et y a contribué dans une plus large mesure que quiconque. Mazzini, lui-même, n'hésitait pas à reconnaître que, jusqu'au xiv<sup>e</sup> siècle, la papauté avait été le principal facteur de toutes les libertés, et que son histoire dictée jusqu'ici par une adoration servile ou par l'ignorance matérialiste était complètement à refaire. Sous ce rapport, personne ne fournira plus de matériaux aux historiens de l'avenir que Rabelais, traduit en langage intelligible pour tous; ce sera sans doute l'œuvre de plusieurs générations. En attendant, voici ce que nous extrayons de cette mine encore vierge.

« Retournant à noz moutons, je vous dictz que par don souverain des cieulx nous a été réservée l'antiquité et généalogie de Gargantua, plus entière que nulle autre, excepté celle de Messias, dont je ne parle, car il ne me appartient: aussi les diables (ce sont les calomniateurs) s'y opposent; et fut trouvée par Jean Audeau, en un *pré* qu'il avait près l'*arceau Gualeau*, au-dessous de l'*olive*, tirant à Narsay. Duquel faisant lever les fossés touchèrent les piocheurs de leurs mares, un grand *tombeau de bronze* long sans mesure car oncques n'en trouvèrent le bout parce qu'il entra trop avant les excluses de Vienne. Icelluy ouvrans en certain lieu *signé* au-dessus d'un *goubelet*, à l'entour duquel était écrit en lettres *ethrusques* *Hic bibitur*, trouverent *neuf flacons* en tel ordre qu'on assied les *quilles* en Gascogne desquels icelluy qui était au *milieu* estoit, couvroit, un *gros, gras, grand, gris, joly, petit, moisy livret, plus mais non mieus sentant que roses.* »

Ce passage est un des types les plus complets du grimoire le plus souvent employé par Rabelais. Les mots que nous avons écrits en italiques sont noyés dans une espèce de *grille* où il faut

les repêcher, à l'aide du rythme et des assonances en L qui marquent la fin des vers. Toutes les *fanfreluches antidotées*, tout le plaidoyer des sires de Hume V. et Baise C. sont rédigés de cette façon. Pour les contemporains, la difficulté n'était pas grande, malheureusement il n'en est pas de même à plus de trois siècles de distance. Cependant, quand on tient le fil de l'idée, on y arrive assez aisément. Vu l'importance de ce spécimen de lanternois, nous en donnons le mot à mot tout entier :

Jean Audeau, pré arceau gualeau,  
Sous olive, Narsay tirant, airain sépulcre.  
Signe Goubelet. Ci l'on boit, latin.  
Neuf flacons quillés, mi base livret  
Gros, gras, grand, gris, joli,  
Petit, moysi, sentant plus ne mieux roses.

Il faut lire :

Janus, dieu pairé (double) arche Gaule,  
Seul venere Saturne, Touraine sépulcre.  
Signe : Goubelet, Colon boit, loi tient.  
Haine au Faulcon ! Colombe ose leve haste.  
Guerre, gare, Guérin, doit grege loup.  
Petit musicien, tient Apollon, marsye.

En langage moderne :

« De Janus, dieu double du royaume des Gaules, le sépulcre de Touraine, ne vénère que Saturne, sous le signe de la colombe qui boit dans un gobelet (*le signe du Verseau*). Il a pour loi : haine au faucon. Que la colombe ose lever son enseigne, le loup doit garder son troupeau de la guerre avec Guerin. Marsyas tient Apollon pour petit musicien. »

On reconnaît facilement dans cet acte de foi du sépulcre de Touraine la paraphrase de la colombe à l'olivier, de la basilique de Saint-Pierre. Guerin, dont le nom se trouve dans Gironde, Guérande, etc., veut dire tourner, et est le nom français de Pan-tagruel (*la fortune qui tourne*). Le loup gardien du troupeau, est la curie romaine, fille de la louve de Romulus ; quant à Marsyas qui tient Apollon pour petit musicien, c'est bien le moins de lui consacrer un chapitre.

## V

Marsyas était une divinité d'origine phrygienne, comme Marpesa son complément cyclique. Le nom de l'un signifiait la *main vive*, et l'autre la *main morte*. Le premier était le patron des artisans, la seconde était vénérée de préférence par les gens de *main morte*, les *improductifs*. Marsyas avait la même généalogie que Saturne; il était, comme lui, fils du ciel supérieur Ouranos, ou Olympos, qui correspondait à la constellation de la Vierge, et lui-même coïncidait avec le signe du *Verseau*, ou du goubelet, c'était le *Jar* de la fête de la *choromanie*, l'*Al-cofribas*, ou dieu rédempteur des péchés. Représentant de l'activité humaine, il était l'inventeur de tous les arts, et particulièrement de celui de la musique. On sait qu'il défia Phébus à la flûte et que le vaincu devait être écorché par le vainqueur. Le vaincu, ce fut lui. Il était le dieu de la sève hivernale que le soleil printanier fait éclater et qui crève l'écorce des arbres pour former le bourgeon. Tel est le sens de ce mythe; aussi portait-il chez les Latins le nom de *liber* qui veut dire écorce. C'était pour ce motif que toutes les anciennes cités libres plaçaient sur leurs forums le groupe d'Apollon écorchant Marsyas, comme emblème de la liberté. Le Louvre en possède un très beau qui vient de Rome et a dû orner son forum. Apollon ne s'y trouve point, il est remplacé par la Toison d'or. Pour comprendre le motif de cette substitution, il faut savoir que cette Toison d'or n'était elle-même que la peau de Marsyas, dont le supplice avait lieu à l'équinoxe printanier, au signe du bélier. *Déro* en grec ne veut seulement pas dire écorcher, il signifie par extension découvrir, révéler. La Toison d'or se dirait en grec *deras khryso melon*, qui voulait dire la révélation de l'âge d'or, ou l'apocalypse. La suspension par les bras (*ankali-kremasmos*) écrite avec l'orthographe étrusque ou chypriote se traduisait : *le chant qui renouvelle la richesse*. Comme toutes les statues de cette époque, le *Marsyas* du Louvre est une invocation qu'on doit traduire : *main libératrice, qui révèle le futur âge d'or, que ton chant renouvelle les biens de la terre!* C'est à peu de chose près la traduction des deux vers phéniciens chantés

dans la choromanie. La composition de *Marsyas* ou celle du groupe Farnèse, qui est au fond la même, prouve péremptoirement que le fondateur mystique du christianisme n'était pas un juif et qu'il n'a pas été cloué à Jérusalem sur une croix, mais qu'il était de liturgie grecque ou phrygienne et que, probablement, il n'a été pendu qu'en effigie. Le *Marsyas* du Louvre est de l'époque de Marius, il lui ressemble et il a dû être placé au forum en son honneur, comme libérateur de la plèbe. Marius devait être d'origine gauloise; en tout cas, c'était dans ce pays qu'on vénérât le plus la déesse *Mare* qui figure si souvent dans les noms gaulois tels que *Viromar* ou *Virdomar* (*homme de Mare*). Lorsqu'elle est sans épithète, elle est l'équivalent de l'*activité manuelle* ou la *main-d'œuvre*. De là, Marthe la *lanquissante* et Marie la *femme active* de l'Évangile. Ces deux noms essentiellement gaulois figurent dans des inscriptions gauloises antérieures à l'ère chrétienne. Il y eût en Syrie une prophétesse du nom de Martha qui suivait partout Marius et exerçait sur lui une très grande influence. Son fils, dont la mémoire resta très populaire et qui périt de mort violente, fut très lié comme son père avec les Phéniciens de Carthage. César et Auguste rebâtirent cette ville malgré les malédictions du Sénat et ils étaient de la famille de Marius. Les grandes guerres de la fin de la République avaient amené à Rome des esclaves de tous les pays, mais particulièrement de la Phrygie et de Carthage. Un grand nombre d'entre eux avaient reçu une éducation très soignée et par conséquent étaient arrivés facilement à l'affranchissement.

Ces affranchis, la plupart très riches, mais exclus des charges publiques, formèrent naturellement la clientèle de Marius, et choisirent, non moins naturellement, pour dieu celui de l'affranchissement. Il se fit en son honneur une nouvelle légende dans laquelle le phrygien domina avec une forte teinture de galiléen. Cette légende ne pouvait naître qu'à Rome, du confluent de l'esclavage général elle ne se répandit que postérieurement dans la Palestine et l'Asie Mineure. Aussi l'auteur de l'*Apocalypse* ne fait pas mourir son Seigneur à Jérusalem, car il est probable que cette version n'est pas antérieure à l'époque de Titus. La croix latine comme emblème chrétien est encore plus

moderne. Sauf le crucifié à tête d'âne, nous ne connaissons pas de croix antérieure à Constantin, c'est-à-dire à une époque où Rome était déjà depuis longtemps le centre reconnu du christianisme et, quelle que fût son origine, lui avait imprimé son caractère ineffaçable.

Jérusalem, rasée par Titus, avait été mystérieusement chargée, par les descendants des dix tribus que Juda avait trahies six siècles auparavant, d'un crime qui n'était qu'une fatale réminiscence. Mais le Jésus nazaréen ne supplanta point complètement le Marsyas phrygien qui resta toujours le patron des ménestrels, et le principal représentant du mythe solaire. Son nom, légèrement altéré en celui de Mercy ou Murcie, a laissé sa trace jusque dans la maçonnerie moderne, où il occupe le 26° grade du rite écossais. Il n'en est pas de plus solaire ni de plus chrétien que celui du *prince de Merci* dont le bijou rappelle le soleil guérisseur, et dont le mot de passe *Gomel* est l'exacte traduction du français *gain* et du grec *souos*, actif. Ce mot entre dans la composition du nom de la femme du bon Grandgousier. Gargamelle veut dire *pèlerine du travail*. C'est la mère de Gargantua, le représentant de l'apogée de la prospérité, tandis que Pantagruel, la fortune qui tourne, est enfanté par Badebec, qui en vieux français signifie le désœuvrement aristocratique.

Marius, le père de la démocratie, le premier qui ait élevé la colombe au-dessus du faucon, doit aussi avoir laissé un souvenir persistant dans les croyances historiques de nos pères. Une de leurs devises était : *Veille Mare plebe* ; elle s'écrit avec une tête de Méduse ailée, dont les cheveux sont entremêlés de serpents. Il en est certainement question dans les fanfreluches antidotées, car le grand dompteur des Cimbres ne peut être que lui. Malheureusement ce passage est un des os à mouelle, les plus durs à *entommer* de Rabelais. Antidote veut dire en grec *contre-poison*. C'est certainement une réfutation des doctrines de la Quinte, à l'usage des enfants de la forêt de Loches, car elles débutent par une série de figures typographiques disposées verticalement dans l'ordre suivant :

. Mal R. b » . apostrophe mal. δ' . =

Ce qui se traduit assez aisément :

Malherbe Gaule empesterà, femelle  
Apostre, foi delectere homme nie lois.

*Malherbe (Mol-liv-abi)* est le mot de passe du 33<sup>e</sup> degré du rite écossais, du *souverain grand inspecteur général*. Il signifie la vigueur des traditions antérieures, ou de l'antérieur; cette énigme peut donc s'interpréter ainsi: « Un apôtre femelle empesterà la rigueur des anciennes traditions de la France, d'une foi délétère, qui nie toute loi humaine. » Est-ce une allusion au cinquième livre qu'une femme devait faire ajouter aux siens?

Du restant, nous n'avons pu *entommer* jusqu'ici que les vers suivants:

Mais l'an viendra signé d'un *arc tarquois*  
De cinq fuseaux et trois culs de marmite  
Onquel le dos d'un roy trop peu courtois  
Poyvré sera soubz en habit d'hermite.  
O la pitié! pour une chattemitte  
Laissez-vous engouffrer tant d'arpens?  
Cessez, cessez, ce masque nul n'imité,  
Retirez-vous au frère des serpens.

Un *arc tarquois* c'est une M, cinq fuseaux IIIII, trois culs de marmite CCC. MIIIIICC indiquent fort clairement l'an 1800 qu'on peut considérer comme la fin du grand drame révolutionnaire de 93. Le reste est beaucoup plus obscur, cependant on y démêle les malheurs d'un roi trop peu courtois, et l'on peut, croyons-nous, hasarder avec une certaine vraisemblance l'interprétation suivante:

L'an 1800, Roi tuera peuple,  
Pouvoir se fera remettre loup.  
Tue chat, maître pend, nie foi royale,  
Roi chasse promet mesconnu l'a  
Retour veut frère des bois...

Ainsi, l'an 1800, le peuple tuera le roi et se fera remettre le pouvoir par les loups (clergé romain). Telle est cette prophétie qui par extraordinaire s'est vérifiée. Le reste indique que les fanfreluches antidotées sont un contrat entre les Faons de la forêt de Loches (*Faons forêt Loches*) et les seigneurs de la Touraine, c'est-à-dire les rois de France. Antidote ne veut pas seulement dire contre-poison, mais *don* ou *guerdon en retour*, c'est-à-

dire un contrat synallagmatique entre les rois et les forestiers. Quant à ce titre de *chat* qu'on trouve ici, l'explication en est donnée par Paradin dans ses emblèmes héroïques. Les rois francs, burgundes et goths, portaient sur leurs enseignes la chatte de la déesse Freya, dont ils prétendaient descendre, et dont elle tirait son nom grec de *théra*, ou *fera*, qui signifie *sauvage, indompté*. Les forestiers avaient le droit de pendre, de tuer, et de chasser le *chat* qui avait manqué au *retour promis aux frères des bois*. Cette pénalité se trouve dans toutes les chartes secrètes, ou accords conclus entre les rois de l'Europe et les forestiers, qu'ils fussent de rite solaire ou lunaire. Charles II et Louis XVI ont été jugés d'après des lois qu'ils avaient acceptées, et leur procès public n'a été qu'un simulacre. Le fameux discours de Robespierre indique très clairement que le roi avait été condamné par un autre tribunal. Mais, en revanche, il est fort possible que cette date fatidique de 1800, étant une croyance générale, ait fortement influé sur les imaginations et particulièrement sur celles de ses juges.

## VI

Assurément, Rabelais avait reçu du ciel une des plus riches intelligences dont jamais mortel ait eu le droit de s'enorgueillir, mais il l'enrichissait encore à l'aide d'une méthode dont tous les artistes et les écrivains ont usé jusqu'à Gœthe inclusivement; il empruntait les noms de ses personnages à une langue inconnue du vulgaire et sur ces noms il bâtissait un conte. Nous avons usé nous-mêmes de ce procédé pour en produire quelques-uns qui, à défaut d'autre mérite, ne le cèdent à nuls autres, en fait de bizarrerie.

L'on s'imagine que cet incomparable abstracteur de quinte essence écrivait d'abondance, et qu'il laissait courir sa plume au gré de sa fantaisie, tandis que chacun de ses mots est pesé avec le soin le plus scrupuleux. Quant à la trame de ses fantasques broderies, il l'emprunte, dans les deux premiers livres de ses chroniques pantagruéliques, à un canevas purement géographique, le plan de l'ancienne Touraine.

Lorsque les anciens formaient quelque part un nouvel établissement, ils commençaient par tracer un quadrilatère aussi régulier et aussi exactement orienté que possible, dont chaque angle devait être une forteresse; chaque côté était subdivisé en trois parties et chaque partie recevait le nom d'un des 12 signes du zodiaque dans la langue secrète des nouveaux colons; puis chacun de ces douze lots était tiré au sort et la colonie se divisait en douze tribus qui prenaient le nom du lot à chacune échu en partage.

Ainsi faisaient les Turones, dont le nom, comme ceux de la plupart des populations druidiques, dénonce une origine phrygienne. *Tyrones*, en latin *triones*, veut dire les bœufs et particulièrement les sept bœufs de Gérion qui indiquaient le plein nord (*septem triones*). C'est encore le nom de la ville de Tours. A l'est se trouvait la forteresse de Loches (*l'accouchée*); au sud celle de Châtellerault (*Chatel du roi haut*); Gargantua le géant ou le soleil au zénith; à l'ouest Chinon (grec *Kinon*), mouvement, agitation, changement, trouble, révolution. C'est le domaine de Pichrochole (*l'humeur noire, la bile*) et de Pantagrnel (*la fortune qui tourne*). Tel est le cadre de son récit.

Il débute par un accouchement prodigieux, celui du grand jour, de Gargantua, l'enfant du carnaval. Grandgousier son père, bon raillard en son temps, ayant à boire net autant que homme qui pour lors fust au monde, représentait tout ce qu'il y a de plus antérieur, la *Gueule*, et avait épousé Gargamelle, fille du roi des *Parpaillos*. En vieux français ce mot signifie papillon, mais il vient de *pourple* ou pourpre, qui était la couleur de Priape, représenté par le taureau de la ville de Tours. Rabelais d'ailleurs ne laisse pas ignorer qu'on se trouve sur les domaines du principe mâle et de la boustifaille, dans ce *bien yvre*, qui est le *bon hyper*.

Rabelais donne du nom de Gargantua une étymologie de fantaisie dont il n'était pas la dupe; la vraie lui était connue, puisque lorsqu'il décrit son bijou, c'est-à-dire l'image qu'on avait l'habitude de porter alors à son bonnet, il dit qu'il y *estoit pourtraict un corps humain ayant deux têtes, l'une virée contre l'autre, quatre bras, quatre pieds, etc., tel que dict Platon in sym-*

*posio, avait été l'humaine nature à son commencement mystic, et autour estoit escript en lettres ioniques ΑΓΑΠΗ. ΟΥ. ΖΗΤΕΙ. ΤΑ. ΕΑΥΤΗΣ.* « *Amour ne quiert chose à elle-même.* » Sous cette forme c'est un non-sens, il faut entendre : *grimoire, on écrit chose elle même* ». En effet ce qu'il vient d'écrire, c'est l'androgynie de Platon, le principe des deux solstices, c'est-à-dire de ce qu'il y a de plus vivant et de plus mort dans la nature.

Telle est la signification du nom de Gargantua et de l'ancienne Gorgone, confirmée par ses couleurs qui sont le blanc et le bleu. C'étaient celles de l'étendard des Pouhiers ou autochtones, dès l'époque carlovingienne, comme on peut le voir dans Ducange, à l'article *Beaucéan*. Tel était leur cri et le nom de leur héraut. Celui de la *baillie*, ou autorité royale, se nommait *montjoie*, son étendard était *beyle*, couleur de Priape, c'est-à-dire rouge, Les Carlovingiens représentaient par excellence le principe mâle. Il est probable que les Mérovingiens avaient représenté le principe contraire, car ils prétendaient descendre de la déesse Freya, la Chatte blanche.

Le *beaucéan* était le mot de passe des forestiers du coin, et se représentait par une cognée avec son bois, ou manche ; le fer était bleu, le manche blanc, de là ses deux couleurs. Les boïens du Bourbonnais les ont portées en Bavière d'où elles sont retournées en Grèce, leur point de départ. Dans l'origine le *beaucéan* ne s'écrivait point par une coignée emmanchée, mais par un bœuf et un couteau (*bou-kainos*), c'était un des noms du dieu phrygien Mithra. *Boucan* veut réellement dire trompette, ou héraut. Gargantua ou Mithra, comme Dieu du solstice d'hiver, était le trompette ou héraut du point du jour ; de là les noëls de la vieille France, et le *boucan* que font tous les pifferari d'Italie, devant les madones de carrefour à la fête du solstice hivernal, que les maçons nomment encore Saint-Jean d'hiver, et Rabelais *Jean pleure* ; c'est le Gargantua hivernal, le Gargantua estival est *Jean rit*, le mot de passé des rose-croix ; Jean pleure et Jean rit sont les deux faces de l'androgynie ou de *Janus le dieu pair archigaulois*. Il régnait à la fois sur les deux points extrêmes du canton des Turones, Tours et Châtellerault ; on n'a qu'à jeter les yeux sur une carte pour s'assurer qu'en rejoignant ces deux

villes par un trait, Loches et Chinon par un autre, on forme la croix de Janus quadrifrons, en même temps qu'on a l'explication de l'horifique mystère de la Trinité.

Les *couleurs et livrées de Gargantua* fournissent à Rabelais l'occasion d'une très violente, mais très curieuse sortie contre le *Blason des couleurs* qui parut alors sous le pseudonyme de *Sicile*. Ce livre, très intéressant, quoi que dise le bon Caloyer des îles d'Hyères, est de Ligier Richier, sculpteur lorrain, qui vécut de 1500 à 1570 et l'a signé par les trois lettres L. I. G. en acrostiches de chapitre, complétées d'un *archer*.

Ce chapitre est à lire et à méditer, pour ceux qui veulent savoir ce qu'on faisait du blason ou du grimoire, ce qui n'était qu'une seule et même chose. On ne se contentait pas d'en *escarteler ses chausses, broder ses gants, franger ses lits, peindre ses enseignes*, on en *composait des chansons et, qui pis est, on faisait avec des impostures et lasches tours clandestinement entre les pudiques matrones*.

On lit aujourd'hui Rabelais pour des hors-d'œuvre auxquels ni lui ni ses contemporains n'attachaient une grande importance. Parmi ces hors-d'œuvre, il n'en est pas de plus cité aujourd'hui que celui dans lequel il critique si vertement la déplorable éducation que la Renaissance substitua pour les classes riches à celle que les seigneurs donnaient à leurs pages dans leurs châteaux. De même que les Grecs, ils faisaient une large part à la gymnastique, tandis que l'université moderne atrophie le corps.

Le système préconisé par le savant médecin de Montpellier n'a qu'un seul défaut, celui de coûter très cher. Les Anglais l'ont conservé dans leurs collèges aristocratiques et lui doivent certainement les mâles qualités qui les distinguent. Les Suisses sont les premiers qui aient réussi à introduire la gymnastique militaire dans les écoles primaires, ce qui est beaucoup plus utile que de faire jouer les enfants au soldat, comme dans les bataillons scolaires.

Tout le monde a reconnu, dans la grande jument de Gargantua qui inondait le pays, Anne de Pisseleu, duchesse d'Étampes. La façon dont il paya sa bienvenue aux Parisiens est encore une allusion très claire à son nom. Il y a dans les deux significations

du mot *petut* une équivoque que le français ne saurait rendre honnêtement, tant elle est brutale et obscène. Les initiés ne prenaient pas de gants avec leur Gargantua, et nous en verrons d'autres exemples encore plus risqués, que le bon François souffrait patiemment. Il s'agit ici de quelque impôt sur les clochers, qu'on retrouverait peut-être en cherchant bien et qui devait servir à solder les fantaisies de la sémillante et peu fidèle duchesse.

## VII

Le premier livre des Chroniques pantagruéliques est le tableau le plus exact et le plus animé qui ait jamais été tracé de la vie féodale. La grande guerre seigneuriale qui le termine a un caractère essentiellement local et provincial qui ne saurait s'appliquer à une lutte contre l'étranger. Pichrochole, qui disparaît à la fin sans qu'on le revoie jamais, n'est ni Charles-Quint ni Henri VIII, il ne peut être autre que le connétable de Bourbon, chef héréditaire de la faction de la Quinte. Cette fameuse couleur blanche, à laquelle le comte de Chambord a sacrifié une couronne, n'avait rien à voir avec la royauté. Au sacre, les hérauts d'armes portaient une cotte de gueule ou pourpre qui était la couleur *bayle* de la baillie. Le blanc, ou *lumé*, n'était ni plus ni moins que celle du parti antipapal ou gibelin, et si Henri IV la conserva après son abjuration, c'était uniquement parce que, de cœur, il était resté avec les protestants.

C'est dans cette guerre qu'apparaît le personnage qui domine toute l'œuvre de Rabelais et lui imprime son véritable caractère. Ce n'est ni Grandgousier, le seigneur populaire et pacifique, ni Gargantua, le roi chevalier, ni Pantagruel le sceptique. Tous trois sont grossis de façon à y perdre une forte partie de leur vitalité. Les deux véritables héros du livre, ceux qui ont été exactement copiés d'après nature, sont Panurge l'étudiant, — on disait alors *écolier*, — et frère Jean des Entommeures, le moine. Mais il faut convenir que le moine, inébranlable comme un roc, dans son unique foi, domine d'une incroyable hauteur l'écolier transi et poltron qui hésite entre le mariage et le célibat ou, pour parler plus exactement, entre le quart et la quinte.

Comme tous les noms employés par Rabelais, celui de frère Jean des Entommeures est une définition. En grec, *Entommeure* signifie *secte*. Le grec a par lui-même la signification de *guerre*. Frère Jean des Entommeures est celui qui *dit aux sectes guerre*. Ce n'est pas qu'il ne soit très coulant en matière de dogme, ça lui est bien égal, pourvu qu'il boive frais et que les filles soient d'humeur accommodante; mais il ne faut pas qu'on touche aux biens de l'Église, ou gare le bâton de la croix.

Le bon frère Jean est le mâle par excellence, et Rabelais a dû faire son portrait en se regardant dans un miroir de Venise; car, sauf la science, c'est bien lui de tout point. Le Franciscain devenu Bénédictin s'est permis de nombreux écarts dans sa vie si accidentée; il a frondé bien des abus; mais on chercherait vainement dans tous ses pamphlets une attaque au pouvoir temporel. Le protestantisme, lorsqu'il s'est permis des visées démocratiques comme celles des anabaptistes, a été impitoyablement réprimé par les princes et les seigneurs; ils n'en voulaient qu'aux biens de l'Église et ne se souciaient nullement d'améliorer le sort des classes souffrantes qui est resté beaucoup plus misérable chez eux que dans les pays catholiques. La conspiration du connétable de Bourbon devait cacher une tentative de séculariser l'Église de France, à l'instar de celle d'Angleterre. Comme Diane de Poitiers, héritière de ses traditions, il ne daigna jamais embrasser le protestantisme; mais on sait de quelle façon il prit Rome et traita la papauté.

Bien que Rabelais soit d'une rare impartialité dans son rôle d'historien, et bien qu'il fût l'ami de la reine de Navarre dont le libéralisme frisait le luthérianisme, il ne penchait sûrement pas pour le parti de Bourbon et certes ce n'était pas parce qu'il défendait sa propre marmite, puisqu'en ce moment il s'était sécularisé de sa propre autorité. Si, moine lui-même, Rabelais était resté de cœur avec la moinerie, c'est qu'il était trop instruit des mystères du catholicisme pour n'être pas sincèrement convaincu que, malgré des abus criants, il restait bien au-dessus des dogmes politiques qui le battaient en brèche, et qu'il était encore le phare de l'humanité.

Nous disons catholicisme, parce qu'en dehors de lui, le

christianisme ne s'est nullement montré une religion supérieure à une autre et qu'il s'est laissé écraser par l'islamisme en Orient, par sa très grande faute. Si le catholicisme venait à tomber, les autres sectes chrétiennes ne lui survivraient certainement pas, tandis qu'il est possible et même probable qu'il survive au christianisme.

C'est à Marius que remonte le courant d'idées égalitaires qui ont enfanté le christianisme, et s'il n'en fut pas l'auteur, il en fut certainement l'apôtre par le sabre, ce qui lui valut l'honneur du supplice mystique de Marsyas sur le forum. Le christianisme est toujours resté infécond en Orient, ce fut dans les Gaules qu'il fut imposé à Constantin. A partir de ce moment, son organisme représentatif se montra au grand jour, et si Rome avait su l'appliquer au civil, avec le service obligatoire que réclamait Synésius, évêque de Cyrène, l'empire romain subsisterait encore.

Du haut en bas de l'échelle, le catholicisme est fondé sur la non-hérédité de toutes les fonctions, base de toutes les démocraties modernes. Le célibat des prêtres n'a aucune importance au point de vue dogmatique, et la preuve, c'est que les rites orientaux restés unis à l'Église romaine ne l'observent point; mais, au point de vue politique, il a joué jusqu'à nos jours un rôle capital dans le maintien de l'esprit du catholicisme. Nos aïeux n'étaient pas aussi exigeants que nous vis-à-vis du clergé. Ils lui passaient volontiers des concubines, cette tolérance les scandalisait si peu que les prêtres devaient payer une taxe pour elles, et que ceux qui n'en avaient point l'acquittaient tout de même.

Lorsque la féodalité rendit toutes les fonctions civiles héréditaires, le catholicisme courut un grand danger, car les prêtres étaient tentés d'imiter les ducs, comtes et viguiers. Si le mariage leur avait été permis, l'Église d'Occident se serait transformée en féodalité théocratique avec un pape héréditaire, et c'en était fait de la démocratie. Le moine Hildebrand, ce Grégoire VII qui le premier mit le pied sur la tête du faucon, fit prévaloir le célibat ecclésiastique. Aujourd'hui que la société civile n'admet plus l'hérédité de ses fonctions, le célibat ecclésiastique n'a plus les mêmes raisons d'être conservé; mais du

temps de Rabelais, le moment n'était pas encore venu d'y renoncer. Il était de plus en plus indispensable à la démocratie catholique. Les biens de l'Église ne seraient point arrivés au peuple, ils auraient été confisqués au profit des princes et des nobles, comme en Allemagne et en Angleterre.

Aussi, frère Jean est-il célibataire non moins obstiné que fougueux défenseur du patrimoine plébéien, le seul dont le fils de serf pût espérer prendre sa part. S'il était moins peuple lui-même, on pourrait y voir le portrait du belliqueux Jules II; mais l'Église venait d'avoir une série de papes princiers qui l'avaient mise dans de forts mauvais draps. Elle allait rentrer dans ses traditions plébéiennes avec Sixte-Quint qui ressemblait de tout point à frère Jean des Entommeures, y compris les propos salés.

### VIII

Nous avons dit que le poème cyclique de Gargantua correspondait dans ses divisions aux quatre villes principales de l'ancien canton des Turones; l'action débute à Loches le pays de l'accouchée, elle se poursuit à Châtellerault où Grandgousier, le principe pacifique, est attaqué par Pichrochole, le principe belliqueux. Ce personnage est mis en déroute à Chinon. Gargantua partage ses dépouilles à l'antique entre ses lieutenants, Ponorcrates, Eudemon, Tolmère, Ithybolé, Acamas, Chironacte, Sebasté, Alexandre et Sophrone. Ces noms, parfaitement choisis, prouvent que Rabelais avait une connaissance complète des dogmes de la franc-maçonnerie antique. Les lieutenants sont au nombre de dix. Pour compléter les 12 signes du zodiaque, reste Gargantua lui-même qui représente les deux changements de direction solaire, ou les deux tropiques du Capricorne et du Cancer; mais comme le roi, son représentant terrestre, ne peut pas se dédoubler pour une tâche aussi ardue, il délègue son vigoureux ami, frère Jean des Entommeures, à la garde du tropique du Capricorne, et il fonde pour lui l'abbaye de Thélème, où les deux sexes se trouvent réunis.

Il ne faudrait pas croire que cette particularité de la réunion des deux sexes fût une fantaisie de l'imagination érotique du

joyeux Caloyer des îles d'Hyères. Non, l'abbaye de Thélème a existé, en tout bien tout honneur, dans cette bonne Touraine, sous le nom de Fontevrault. C'était un refuge aristocratique qui admettait des moines et des nonnes, mais avait à sa tête une femme qui appartenait presque toujours à la famille royale et toujours à la plus haute noblesse, parce que plusieurs rois et reines de France y avaient leur sépulture.

L'abbaye de Thélème n'est cependant pas Fontevrault, car l'auteur la décrit formellement comme étant adossée à la Loire ce qui ne peut s'entendre que de la ville de Tours, ou plutôt de sa célèbre abbaye de Marmoutiers, la plus ancienne des Gaules. Elle portait le nom du vainqueur des Cimbres, ou du moins de sa patronne gauloise la déesse Mare, et devait occuper l'emplacement d'un ancien collège druidique. Au sud-ouest de Marmoutiers, si l'on cherchait bien, on retrouverait certainement les vestiges d'un ancien cimetière, où les deux sexes dormaient côte à côte, car dans cette Thélème où les horloges sont prosrites, il est impossible de ne pas reconnaître cette station de l'existence où le temps n'a pas de mesure. Rabelais, comme Victor Hugo, héritier des doctrines pythagoriciennes de nos pères, ne connaissait pas d'autre définition de la mort.

Ainsi le roi avait gardé pour lui le domaine de la vie et confiait au moine celui de la mort. Nous n'insisterons pas sur les particularités de l'abbaye de Thélème, parce qu'elle reproduisait, plus ou moins exactement, le palais de la grave Entéléchie, celui de Brunel, les jardins d'Armide et plus anciennement ceux de Circé. Cette station était obligatoire dans tout roman de chevalerie ; Rabelais ne pouvait la supprimer. Le bonheur et les libertés ne sont point de ce monde, on ne les trouve que dans le domaine d'Entéléchie, la continuité, ou de Thélème, la fantaisie.

Mais pourquoi Thélème et ses six tours portaient-elles des noms grecs, pourquoi la confiait-on à un guerrier moine ? Nous avons vu que le grec était l'hieroglyphe de *guerre*, il était aussi celui de *gîrer*, tourner. L'abbaye de Thélème était un *grec-monial*, construite pour un *guerrier-moine*, parce qu'elle était consacrée à la loi du *gîrement* (*gîrement loi*). Fontevrault signifiait la même chose (*font-vire-loi*), c'était le sépulcre de la Tou-

raine, et si les Romains donnaient au bœuf le nom de *trio*, c'était parce qu'en labourant il tourne au bout de son sillon. La ville de *Tours* représentait donc, dans le canton des *Tyrones*, le signe du Capricorne. Là finissait le règne de la paresseuse *Marthe*, la déesse gauloise de la mort, et commençait celui de *Mare*, la déesse gauloise de l'activité et du temps qui se compte.

En conséquence on y retrouvait la font Jouvin du cinquième livre. Rabelais a emprunté la sienne au songe de Poliphile. « Au milieu de la basse-cour estoit une fontaine magnifique de alabastrre ; au-dessus les trois Grâces, avec cornes d'abondance, et gettoient l'eau par les mamelles, bouche, aureilles, yeux et autres ouvertures du corps. Les Grâces figurent sur le tombeau de Catherine de Médicis et autres, comme hiéroglyphe du *girement*. Aux yeux des anciens, elles ne différaient d'ailleurs en rien des trois Parques, et celle du milieu qui représentait la mort, ou le changement de sort, avait l'habitude de tourner le dos, pour figurer l'inconnu. Quant à l'eau qui s'échappe par toutes les ouvertures, c'est la *font ouvre l'eau* (*fonte vreault*). *Bacon*, sire de *Vorulam*, portait un nom et un titre empruntés aux doctrines de la quinte qui résume parfaitement l'idée de l'abbaye de Thélème. La traduction de cette fontaine est *sort gire coin*, *font vire loi* (*le coin où tourne le sort*), la source de *la loi du changement*. L'abbaye de Thélème avait six coins et autant de tours, celle où s'accomplissait le changement était la tour *Artice*, qui avait donné son nom au roi Arthus, ou Arthos, en grec *Arter*, qui veut dire attacher sa destinée à celle de quelqu'un, et par extension *chaussure*, de là la pantoufle de Cendrillon, laquelle est de *verre*, parce qu'elle indique le *virement* de l'âme (*verulam*), virement qui a lieu au coin le plus bas (*basscoin*). Telle est l'origine du sabot de Noël qu'on rencontre si souvent sur les monuments funèbres grecs. C'est l'*arter* de l'abbaye de Thélème.

Sur ce fond archi-antique Rabelais a greffé une description de la cour de la reine de Navarre et de sa composition aristocratique qui excluait les bigots, les chicanoux, les usuriers et les pédans pour s'ouvrir toute grande aux chevaliers, aux annonciateurs du saint évangile *en sens agile quoiqu'on gronde*, et aux dames de haut parage qui en occupaient la place d'honneur,

c'est-à-dire la droite depuis la tour Artice jusqu'à la tour Mesembrine. C'était une tradition germanique qui incarnait le bon principe, c'est-à-dire le solaire dans le féminin, et réciproquement. Mais les Allemands n'avaient pas le monopole de cette galanterie envers le sexe auquel nous devons notre mère, l'autel des douze dieux de Gabie se distingue par la même particularité.

Le luthérianisme de Rabelais ne survécut pas à sa patronne la reine Marguerite, chez laquelle il était tout à fait à l'état de vernis, le pauvre Desperiers s'en aperçut bien. Cependant il paraît qu'elle tenta de réconcilier les parpaillots avec son frère; tel était le but de la dernière énigme qui termine le premier livre; elle est donnée par frère Jean comme étant l'interprétation de l'énigme ou prophétie du chapitre LVIII; mais cette prophétie ne présente rien d'énigmatique, c'est l'explication très claire d'une partie des Fanfreluches antidotées et de ce qui se passera en l'an 1800. Suivant un procédé qui lui est familier, Rabelais a donné intelligiblement la date dans l'une, et les faits dans l'autre, de sorte qu'elles se complètent.

Alors auront par moindre autorité  
Hommes sans foi, que gens de vérité  
Car tous suivront la créance et estude  
De l'ignorante et sottie multitude  
Dont le plus lourd sera reçu pour juge.

Nous ne sommes pas de ceux qui accordent à qui que ce soit le don de seconde vue. Bien que cela s'applique au commencement du XIX<sup>e</sup> siècle, Rabelais ne visait pas si loin et ne prédisait que les excès du protestantisme qui devaient ensanglanter la France pendant quarante ans: la reine Marguerite aurait voulu les prévenir.

Gargantua le catholique ne voyait dans la prophétie que le *décours et maintien* (décadence et restauration) de la vérité divine, ce qui est bien l'idée de Rabelais: « Par saint Goderau (dist le moyne), telle n'est mon exposition; le stille est de Merlin le prophète, donnez y allégories et intelligences tant graves que voudrez, et y ravassez vous et tout le monde, ainsy que voudrez. De ma part je n'y pense autre sens enclous qu'une description du jeu de paulme soubz obscures parolles. »

Voici le sens assez clair de ces obscures paroles : « Amis parpaillots, pourchasse roi, loges, — sœur qu'il écoute, tente roi Luther paix Rome Christophe accorde lui — se recorde requête mit : ne bible haste, — foi parjure force doive ne clerc — foi change aulbaine acquest gagne pas loge. »

Le roi persécutait les loges des amis parpaillots. Il paraît que l'étymologie de ce mot était *amis part pelotte*, et qu'ils se réunissaient sous prétexte de jouer à la paume, mais le sens mystique est *Priape lutte* (qui lutte contre le principe mâle). La reine de Navarre s'était entremise auprès de son frère pour qu'il obtînt, du Christophe de Rome (le pape), l'absolution de Luther ; elle ajoutait dans sa requête qu'on ne devait pas forcer ceux qui avaient pour *haste* (enseigne) la bible, à abjurer leur foi et que leurs biens ne devaient pas être confisqués comme aubaine par l'État.

*In cauda venenum.* C'était pour en arriver à cette noble conclusion que frère Jean des Entommeures, c'est-à-dire Rabelais, avait tiré ce feu d'artifice éblouissant. Il ne voulait introduire qu'une seule réforme dans le catholicisme, la liberté de conscience, et dans ce but il prêta à la reine de Navarre le concours de sa plume magique.

Comme style et comme composition, son premier livre est un des plus parfaits qui aient été écrits. Tous les caractères, même les plus chargés, comme ceux de la triade pantagruélique, y sont d'une vitalité et d'une vérité extraordinaires ; il n'abuse point de la poudre d'Oribus et le grimoire n'y prédomine pas comme dans le songe de Polyphile, au point d'en rendre la lecture assommante. Si l'on compare le livre consacré au quart, à celui qui a été ajouté en l'honneur de la quinte, la différence est tellement à l'avantage du premier, qu'il est impossible de les attribuer au même auteur. D'ailleurs Rabelais avait traité le sujet dans son abbaye de Thélème, dont le palais d'Entéléchie n'est qu'une pâle copie, et par conséquent il n'avait pas à y revenir.

G. D'ORCET.